

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« LES DIEUX S'EN VONT. »

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du ciel; le signe du salut brille; Constantin frappe; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde : les ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avait entassé les corps des victimes : les deux époux conservaient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, leurs plaies se trouvaient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur était empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux, dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur la tombe des jeunes martyrs Constantin, reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'empire.

FIN DES MARTYRS.

REMARQUES SUR LES MARTYRS.

SUR LE PREMIER LIVRE.

Page 14. L'Éternel, qui voyait les vertus des chrétiens s'affaiblir dans la prospérité, permit aux démons de susciter une persécution nouvelle.

Eusèbe a donné la même raison de la persécution sous Dioclétien. On peut remarquer, au reste, que cette exposition, fort courte et fort simple, contient absolument tout le sujet.

Page 14. Démodocus était le dernier descendant d'une de ces familles Homérides.

J'ai adopté la tradition qui convenait le mieux à mon sujet : on sait d'ailleurs que les Homérides étaient des rhapsodes qui récitaient en public des morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le nom de Démodocus est emprunté de l'*Odyssée*. Démodocus était un poète aveugle qui chantait aux festins d'Alcinoüs : on croit qu'Homère s'est peint sous la figure de ce favori des Muses. Par la fiction de cette famille d'Homère, j'ai pu faire remonter les mœurs jusqu'aux siècles héroïques, sans trop choquer la vraisemblance. Il est assez simple qu'un vieux prêtre d'Homère, dernier descendant de ce poète, poète lui-même, et l'esprit tout rempli de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ait gardé, pour ainsi dire, les mœurs de sa famille. On voit dans les montagnes d'Écosse des clans ou tribus qui, depuis des siècles, conservent la langue, le vêtement et les usages de leurs pères. Sans le secours de cette fiction, peut-être assez heureuse en elle-même, j'aurais perdu le charme et les grands traits de la mythologie d'Homère. On m'aurait alors reproché, très-justement, d'avoir opposé les mœurs chrétiennes dans toute leur jeunesse et toute leur beauté, aux mœurs païennes dans leur décadence. On voit donc ici une preuve frappante de ma bonne foi, et de la conscience que je mets toujours dans mon travail. Certainement les petits dieux d'Ovide et les usages de la Grèce idolâtre au quatrième siècle n'auraient pu se soutenir un seul moment auprès de la grandeur du christianisme naissant et du tableau des vertus évangéliques. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que Cymodocée, représentant les beaux-arts de la Grèce, doit sortir de cette

famille Homéride, et qu'elle va devenir chrétienne pour remettre à la Muse sainte la lyre d'Homère.

Page 14. Du mont Talée, chéri de Mercure.

Montagne de Crète, où Mercure était honoré.

Page 14. Il avait suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamanthe, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter.

Gortynes, une des cent villes de la Crète. Rhadamanthe est devenu, par l'enchantement des poètes, un des juges des enfers. Le Léthé, petite rivière de Crète, ainsi nommée parce que ce fut sur ses bords qu'Hermione oublia Cadmus. Les Grecs, ayant remarqué le long du Léthé une espèce de platane toujours vert, publièrent que Jupiter avait fait naître ce platane pour cacher ses amours avec Europe. (Voyez les mythologies, les géographes et les voyageurs, entre autres TOURNEFORT.)

Page 15. Les antres des Dactyles.

Les Dactyles idéens étaient, selon les uns, des prêtres de Cybèle, et, selon les autres, une espèce d'hommes religieux, premiers habitants de la Crète. Ils demeuraient dans les cavernes du mont Ida. (Voyez SOPHOCLE, STRABON, DIODORE DE SICILE, etc.)

Page 15. Dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étaient assis pour discourir sur les lois.

Allusion à la belle scène qui commence le dialogue sur les lois. « Clinias : En avançant, nous trouverons dans les bois consacrés à Jupiter des cyprès d'une hauteur et d'une beauté admirables, et des prairies où nous pourrions nous asseoir et nous délasser. » (*Lois de Platon*, liv. 1^{er}, trad. de M. Grou.)

Page 15. De regarder avec un sourire mêlé de larmes cet astre charmant, etc.

Sourire mêlé de larmes. Andromaque regarde ainsi Astyanax :

Δακρύνειν γέλασσα. (*Iliad.*, liv. VI, v. 484.)

C'est encore Homère qui compare Astyanax à un bel astre :

... Ἀλγχιον ἀστέρι κελῶ. (*Iliad.*, liv. VI, v. 401.)

Page 15. Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisaient élever un temple à Homère.

Presque toutes les villes qui se disputaient la gloire d'avoir donné naissance à Homère lui élevèrent des temples. Ptolémée Philopator

lui en bâtit un magnifique; Chio célébrait des jeux en l'honneur du plus grand des poètes; Argos invoquait Apollon et Homère, etc.

Page 15. On y voyait le poète représenté sous la figure d'un grand fleuve, où d'autres fleuves venaient remplir leurs urnes.

Cet ingénieux emblème fut trouvé par l'antiquité; et c'est ce qui a fait dire à Longin, en parlant des imitations de Platon : « Il a puisé dans Homère comme dans une vive source dont il a détourné une infinité de ruisseaux. » (*Traité du sublime*, chap. XI, traduct. de Boileau.) Que je serais heureux si j'avais puisé à mon tour quelques gouttes d'eau dans cette vive source!

Page 15. L'oracle avait ordonné de creuser les fondements de l'édifice au même lieu qu'Aristomène avait choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie était attaché.

Tout le monde connaît les fameuses guerres des Spartiates et des Messéniens. Ceux-ci, au moment d'être subjugués, eurent recours à la religion.

« On gardait, dit Pausanias, un monument auquel était attaché le salut des Messéniens. Si les Messéniens perdaient ce monument sacré, ils seraient entièrement détruits; si, au contraire, ils le conservaient, ils se relèveraient un jour de leur ruine... Aristomène enleva pendant la nuit ce monument, et l'enterra dans l'endroit le plus désert du mont Ithome. »

Ce monument était une urne de bronze qui renfermait des lames de plomb sur lesquelles était gravé tout ce qui avait rapport au culte des grandes déesses. Épaminondas retrouva cette urne, rappela les Messéniens fugitifs, et bâtit Messène.

Page 16. Les flots de l'Amphise, du Pamysus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre.

Le Pamysus passait pour le plus grand fleuve du Péloponnèse. J'ai échoué dans son embouchure, avec une barque qui ne tirait que quelques pouces d'eau. L'Amphise, selon Pausanias, se jette dans le Balyra. Le poète Thamyris ayant osé défier les Muses dans l'art des chants, fut vaincu. Les Muses le privèrent de la vue, et il jeta de dépit, ou laissa tomber (selon d'autres auteurs), sa lyre dans le Balyra. Platon veut que l'âme de Thamyris soit passée dans le corps du rossignol. (Voyez aussi HOMÈRE, dans l'*Iliade*.)

Page 16. Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon.

C'est le gattilier ou l'agnus-castus. A Samos, cet arbrisseau était con-

sacré, et l'on prétendait que Junon était née sous son ombrage. J'ai nommé surtout ces deux arbrisseaux, parce que je les ai trouvés à chaque pas dans la Grèce.

Page 16. Andanias témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape, Générie qui conserve le tombeau de Machaon, Phères où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et Stényclare retentissant des chants de Tyrtée.

« Cresphonte, dit Pausanias, épousa Mérope... Les anciens rois de Messénie faisaient leur résidence à Andanias. » La belle tragédie de Voltaire a fait connaître Mérope à tous les lecteurs.

Phères où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal.

Voici le passage d'Homère :

« Cet arc était un don d'Iphitus, fils d'Euryte, semblable aux immortels. Iphite était venu dans la Messénie ; il rencontra Ulysse dans la maison du généreux Orsiloque. » (*Odys.*, liv. XXI.)

D'après cela, j'ai cru pouvoir placer la circonstance du don de l'arc à Phères, puisque Orsiloque demeurait à Phères, d'après le témoignage de Pausanias et d'Homère lui-même.

Page 16. Cet horizon, unique sur la terre, rappelait le triple souvenir de la vie guerrière, etc.

Mon *Itinéraire* servira de commentaire à ma description de la Messénie.

Page 16. Comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin.

Όιον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
Χώρῳ ἐν οἰσπόλῳ· ὅθ' ἔλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ,
Καλὸν, τηλεθάον· τὸ δὲ τε πνοιαὶ δονέουσι
Παντοίων ἀνέμων, καὶ τε βρύει ἀνθεὶ λευκῶ.

(*Iliad.*, liv. XVII, v. 53.)

Je n'ai pas tout imité dans cette belle comparaison. Pythagore avait une telle admiration pour ces vers, qu'il les avait mis en musique, et qu'il les chantait en s'accompagnant de sa lyre.

Page 16. Hiéroclès avait demandé Cymodocée pour épouse.

Voilà la première pierre de l'édifice. Le motif du refus de Démococée et du dégoût de Cymodocée est justifié par le caractère et la personne d'Hiéroclès.

Page 17. Ils disaient les maux qui sont le partage des enfants de la terre.

Tout ce qui suit fait allusion à divers passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. C'est Ulysse qui regrette de mourir avant d'avoir revu la fumée qui s'élève de ses foyers ; ce sont les frères d'Andromaque qui furent tués par Achille lorsqu'ils gardaient les troupeaux, etc.

Page 17. Lorsque, adossée contre une colonne, elle tournait ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante.

Ἡ δ' ἦσται ἐπ' ἐσχάτῃ ἐν πυρὸς αἴγῃ,
Ἡλάκατα στρωφῶσ' ἀλιπόρφυρα, θαύμα ἰδέσθαι,
Κίον κεκλιμένη· ὁμοίαι δὲ οἱ εἶατ' ὄπισθεν.
(*Odys.*, liv. VI, v. 305.)

Page 18. Un jour, elle était allée au loin cueillir le dictame avec son père.

Le dictame, renommé en Crète, croît aussi sur plusieurs montagnes de la Grèce, où je l'ai remarqué.

Page 68. Ils avaient suivi une biche blessée par un archer d'OEchalie.

Non illa feris incognita capris
Gramina, quum tergo volucres hasere sagitta.
(*Aeneid.*, XII, 414.)

Page 18. Le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étaient apparus à des chasseurs dans les bois de l'Ira.

Polycaste conduisit Télémaque au bain, lorsqu'il vint demander à Nestor des nouvelles de son père. (*Odys.*, liv. III.)

Il y avait en Messénie une ville, une montagne et une rivière du nom d'Ira. Le siège d'Ira, par les Lacédémoniens, dura onze ans, et finit par la captivité et la dispersion des Messéniens. (PAUSANIAS.)

Page 18. La fête de Diane-Limnatide approchait.... Cette pompe, cause faneste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène...

« Diane-Limnatide avait un temple sur les frontières de la Messénie et de la Laconie. De jeunes filles de Sparte étant venues à la fête de la déesse, furent violées par les Messéniens. » (PAUSANIAS.) De là les guerres de Messénie.

Page 19. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence.

On offrait à Diane des fruits, des bœufs, des béliers, des cerfs blancs. J'ai cru pouvoir hasarder l'expression de reine du silence, d'après une expression d'Horace.

Page 20. Le labyrinthe, dont la danse des jeunes Crétoises imitait encore les détours.

On croit que la danse crétoise, connue sous le nom d'Ariadne, était une imitation des circuits du labyrinthe. Homère la place sur le bouclier d'Achille.

Page 21. Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers.

Ἄμφι δ' ἄρ' αἰγείρων ὕδατοτροπέων ἦν ἄλλος,
Πάντοσε κυλιότερες, κατὰ δὲ ψυχρὸν ῥέεν ὕδωρ
Ἐψόθεν ἐκ πέτρης· βιωμὸς δ' ἐφύπερθε τέτυκτο
Νυμφῶων, ὅθι πάντες ἐπιρρέεσκον ὄδῳται.

(*Odys.*, liv. xvii, v. 208.)

Page 21. Tel un successeur d'Apelle a représenté le sommeil d'Endymion.

Il était bien juste que je rendisse ce faible hommage à l'admirable tableau d'Atala au tombeau. Malheureusement je n'ai pas l'art de M. Girodet; et tandis qu'il embellit mes peintures, j'ai bien peur de gâter les siennes. Au reste, ce tableau du sommeil d'Eudore n'est pas tout à fait semblable au tableau du sommeil d'Endymion, par M. Girodet. J'ai pris quelques détails du bas-relief qu'on voit au Capitole, et qui représente le même sujet.

Page 21. Et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance!

Allusion à l'aventure de Niobé.

Page 21. Comment! dit Cymodocée... est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion?

Cette rencontre d'Eudore et de Cymodocée a paru généralement faire plaisir. Ceux qui l'ont critiquée ont trouvé que Cymodocée parlait trop pour une jeune Grecque, et ils ont prétendu que cela péchait contre la vérité des mœurs. J'ai une réponse bien simple à faire: c'est Homère qui est le coupable. Nausicaa parle bien plus longuement à Ulysse que Cymodocée à Eudore. Les discours de Nausicaa sont même si longs, qu'ils occuperaient trop de place ici, et je suis obligé de renvoyer le lecteur à l'original. (Voyez l'*Odyssee*, liv. vi.) Ces longs bavardages, si j'ose

proférer ce blasphème, ces répétitions, ces circonlocutions hors du sujet, sont un des caractères du style homérique. Je devais les imiter, surtout au moment de la rencontre de mes deux principaux personnages, pour faire contraster la prolixité païenne avec le laconisme du langage chrétien. Quant à l'anachronisme de mœurs, je me suis expliqué dans la remarque n°. Si j'avais besoin de quelque autre autorité après celle d'Homère, je la trouverais dans les tragiques grecs. Iphigénie, dans l'*Iphigénie en Aulide*, confie ses douleurs au chœur, composé des femmes de Chalcis, qu'elle n'a jamais vues; elle veut avoir l'éloquence d'Orphée, pour toucher Agamemnon; elle s'adresse aux forêts de la Phrygie, aux montagnes d'Ida; elle parle des eaux limpides, des prés fleuris où croissent la rose et l'hyacinthe; elle entasse cent autres lieux communs de poésie étrangers au sujet. Électre, dans *les Choéphores* d'Eschyle, reconnaît promptement Oreste; mais quels interminables discours ne tient-elle point à son frère, étranger, inconnu d'elle, dans Sophocle et Euripide! Nos grands poètes ont si peu songé à cette prétendue invraisemblance de mœurs, qu'en imitant les anciens ils ont toujours fait parler très-longuement les jeunes princesses. J'ai tort de réfuter sérieusement ce qu'on n'a pu donner pour une critique sérieuse.

Page 22. Je suis fille d'Homère aux chants immortels.

Cela n'est pas plus extraordinaire que d'entendre Nausicaa conter sa généalogie et l'histoire de son père et de sa mère à Ulysse, qu'elle a trouvé tout nu dans un buisson. Quand on veut chicaner un auteur, il faut au moins savoir de quoi l'on parle.

Page 23. La Nuit sacrée, épouse de l'Érèbe, et mère des Hespérides et de l'Amour.

Lorsqu'il y a plusieurs traditions sur un sujet, je prends la moins connue ou la plus agréable, pour rajeunir les tableaux mythologiques: c'est pousser loin l'impartialité. Ainsi l'Amour, qu'on fait fils de Vénus, est ici enfant de la Nuit; allégorie presque aussi agréable et beaucoup plus ignorée que la première.

Page 24. Ils me vendirent à un port de Crète éloigné de Gortynes, etc.... Lébène... Théodosie... Milet.

Lébène était le port, ou, comme on parle dans le Levant, l'échelle de Gortynes. Il était éloigné de cette ville de quatre-vingt dix stades, selon Strabon: « Distat ab Africo mari et Lebene navali suo ad stadia xc. » (STRAB. lib. x.)

Théodosie était une ville de la Chersonèse Taurique, abondante en blé, qui se vendait dans tout le Levant.

Page 14. Les cruelles Ilithyes.

Déeses, filles de Junon. Elles présidaient aux accouchements. Euryméduse les appelle cruelles, parce qu'Épicharis mourut en donnant le jour à Cymodocée. Diane est invoquée dans Horace sous le nom d'Ilithye :

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithya, tuere matres.
(HOR., Carm. Sec.)

Page 24. Je te balançais sur mes genoux ; tu ne voulais prendre de nourriture que de ma main.

Phoenix dit à peu près la même chose à Achille, et avec encore plus de naïveté :

Οὐτ' ἐς δαῖτ' ἴεναι, οὐτ' ἐν μεγάροισι πάσασθαι,
Ἡρὶν γ' ὅτε δὴ σ' ἐπ' ἐμοῖσιν ἐγὼ γούνασσι καθίσσας,
Ὅφου τ' ἄσαιμι προταμῶν καὶ οἶνον ἐπισχῶν.
Πολλάκι μοι κατέδυσσας ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνα
Οἶνου, ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.

(Iliad., liv. IX, v. 487.)

Page 24. Il part comme un aigle.

Ὅν ἄρα φωνήσας ἀπέθῃ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
Φήνῃ ἔειδομένη.

(Odys., liv. III, v. 371.)

Page 24. Elle détourna la tête, dans la crainte de voir le dieu et de mourir.

On croyait que la manifestation subite de la divinité donnait la mort. (Voyez une note de madame DACIER sur un passage du XVI^e liv. de l'*Odyssée*.)

Page 25. Ce père malheureux était assis à terre, près du foyer; la tête couverte d'un pan de sa robe, il arrosait les cendres de ses pleurs.

Tout le monde sait que les suppliants et les malheureux s'asseyaient au foyer parmi les cendres. (Voyez l'*Odyssée*, liv. XVI; et PLUTARQUE, dans la *Vie de Thémistocle*.)

Page 45. Tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits.

On a critiqué cette comparaison : on a dit que la douleur ou la joie morale ne pouvait jamais être comparée au mouvement de la douleur ou des besoins physiques. S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à toute

comparaison, et même à toute poésie ; car les comparaisons et la poésie consistent surtout à transporter, pour ainsi dire, le physique dans le moral, et le moral dans le physique. C'est ce qui est reconnu par tous les critiques dignes de porter ce nom.

Au reste, cette comparaison se trouve dans Homère, et presque dans les mêmes circonstances où elle est placée ici. (*Odyss.*, liv. XVI.)

Page 25. On aurait vu ton père racontant sa douleur au soleil.

Usage antique, qu'on retrouve dans les tragiques grecs. Jocaste, dans les *Phéniciennes*, ouvre la scène par un monologue où elle apostrophe l'astre du jour. De là le beau vers de Virgile, et l'un des plus beaux vers de son illustre traducteur :

Solem quis dicere falsum

Audeat?

Qui pourrait, ô soleil, t'accuser d'imposture ?

Page 25. La destinée d'un vieillard qui meurt sans enfants est digne de pitié, etc.

Imitation de Solon. Ce grand législateur était poète. Il nous reste de lui quelques fragments d'une espèce d'épigramme politique. (*In min. Poet. Græc.*)

Page 25. Ah ! je ne sentirais pas un chagrin plus mortel quand on cesserait de m'appeler le père de Cymodocée !

Formule touchante, empruntée des Grecs. Ulysse s'en sert dans l'*Iliade*, en parlant de Télémaque.

Page 26. Et nous avons craint les soupçons qui s'élèvent trop souvent dans le cœur des enfants de la terre.

Δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φύλ' ἀνθρώπων.

(*Odyss.*, liv. VII, v. 307.)

Page 26. Euryméduse, repartit Démococus, quelles paroles sont échappées à tes lèvres ! Jusqu'à présent tu n'avais pas paru manquer de sagesse, etc.

Οὐ μὲν νήπιος ἦσθα, Βοηβοῖδῃ Ἐτεωνεῦ,

Τὸ πρὶν ἄταρ μὲν νῦν γε, πάϊς ὡς, νήπια βάζεις.

(*Odyss.*, liv. IV, v. 31.)

Page 26. Qui pourrait égaler les Grâces, surtout la plus jeune, la divine Pasithée ?

Les noms ordinaires des Grâces sont Aglaé, Thalie et Euphrosine.

Homère nomme la plus jeune Pasithée, et il a été suivi par Stace.

Page 26. Orphée, Linus, Homère, ou le vieillard d'Ascrée.

Poètes connus de tout le monde. Hésiode est le vieillard d'Ascrée.

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

(VIRG., *Georg.* II, 176.)

Page 27. Philopœmen, et Polybe aimé de Calliope, fille de Saturne et d'Astrée.

Philopœmen, le dernier des Grecs, et Polybe l'historien, étaient de Mégalopolis en Arcadie. Calliope, prise ici pour l'Histoire, était fille de Saturne et d'Astrée, c'est-à-dire du Temps et de la Justice. Voici le commencement de la généalogie du principal personnage qui doit représenter les héros de la Grèce. Le nom d'Eudore est tiré d'Homère. Eudore était un des compagnons d'Achille.

Page 27. Dicé, Irène et Eunomie.

Noms des Heures, d'après Hésiode, qui n'en compte que trois. Elles étaient filles de Jupiter et de Thémis.

Page 27. Il emboîte l'essieu dans des roues bruyantes, etc.

Ἡδὴ δ' ἄμφ' ὀχέεσσι θεῶς βάλε καμπύλα κύκλα,

Χάλκεα, ὑπάκνημα, σιδήρεω ἄξονι ἄμφις.

Τῶν ἦτοι χρυσέη ἴτις ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν

Χάλκε' ἐπίσσωτρα, προσαρρήρα, θαύμα ἰδέσθαι·

Πλάμαι δ' ἀργύρου εἰσι περιδρομοὶ ἀμφοτέρωθεν·

Δίφρος δὲ χρυσεῖοι καὶ ἀργυρεῖοισιν ἱμάσιν

Ἐντέταται· δοῖαι δὲ περιδρομοὶ ἀντιγῆς εἰσιν·

Τοῦ δ' ἔξ ἀργύρεος ἠμῶς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρω

Δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγόν, ἐν δὲ λέπαθνα

Κάλλ' ἔβαλε, χρύσει' ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν Ἥρη

Ἴππους ἀκύποδας, μεμανῆ' ἔριδος καὶ αὐτῆς.

(*Iliad.*, liv. V, v. 722.)

Page 27. C'était une coupe de bronze à double fond, etc.

Toute cette histoire de la coupe est faite d'après l'*Iliade* et la *Vie d'Homère*, attribuée à Hérodote. Le bouclier d'Ajax était l'ouvrage de Tychus, armurier de la ville d'Hylé. Homère eut pour hôte Créophyle de Samos, et l'on sait que Lycurgue apporta le premier dans la Grèce les poèmes d'Homère, qu'il avait trouvés chez les descendants de Créophyle. (Voyez la *Vie d'Homère*, traduct. de M. Larcher.)

Page 28. Le voile blanc des Muses, qui brillait comme le

soleil, et qui était placé sous tous les autres dans une cassette odorante.

Τῶν ἔν' ἀειραμένη Ἐκάθη φέρε δῶρον Ἀθήνη,

Ὅς κάλλιστος ἔην ποικιλλμασιν ἠδὲ μέγιστος,

Ἄσπῆρ δ' ὡς ἀπέλαμπεν ἔκειτο δὲ νεύατος ἄλλων.

(*Iliad.*, liv. VI, v. 293.)

Page 28. Il portait sur sa tête une couronne de papyrus.

C'était la couronne des poètes.

Page 29. Les dieux voulurent naître parmi les Égyptiens, parce qu'ils sont les plus reconnaissants des hommes.

C'est Platon qui le dit. Les Égyptiens avaient une loi contre l'ingratitude. Cette loi s'est perdue.

.....

SUR LE DEUXIÈME LIVRE.

Ce second livre des *Martyrs* n'a éprouvé aucune critique; il a été loué généralement par tous les censeurs. J'ai pourtant vu des personnes de goût qui préféraient le premier, pour les souvenirs de l'antiquité. Il est certain que le premier livre m'a coûté plus de peine, et je l'ai revu plus souvent et plus longtemps.

Page 29. A l'heure où le magistrat fatigué quitte avec joie son tribunal pour aller prendre son repas.

.... Ἥμος δ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορήθεν ἀνέστη,

Κρίνων νεῖκεα πολλὰ δικάζομένων αἰζηῶν.

(*Odys.*, liv. XII, v. 439.)

Page 29. Vint se reposer à Phigalée, célèbre par le dévouement des Oresthasiens.

Phigalée, ville de l'Arcadie, bâtie sur un rocher, et traversée par un ruisseau nommé Lymax, qui tombait dans la Néda. Les Phigaliens, ayant été chassés de leur pays par les Lacédémoniens, consultèrent l'oracle de Delphes. L'oracle répondit: « Que les Phigaliens prennent avec eux cent jeunes gens de la ville d'Oresthasium: ces cent jeunes gens périront dans le combat contre les Spartiates, mais les Phigaliens rentreront dans leur ville. » Les cent Oresthasiens se dévouèrent. (PAUSANIAS, in *Arcad.*, cap. XXXIX.)

Page 29. Le prince de la jeunesse, l'ainé des fils d'Ancée, etc.

Pour les détails de ce sacrifice homérique, voyez le III^e livre de l'*Odyssée*, vers la fin. Le dos de la victime était servi comme le morceau le plus honorable. Ulysse le donne à Démodocus, livre VIII de l'*Odyssée*, pour le récompenser de ses chants.

Page 30. On sépare la langue de la victime.

C'était la dernière cérémonie du sacrifice.

Page 30. Il n'est pas permis d'entrer dans les temples des dieux avec du fer.

Et même dans certains temples avec de l'or, selon Plutarque. Belle leçon ! (*Moral. præcep. administ. public.*)

Page 30. Il prend sa course vers le temple d'Eurynome, caché dans un bois de cyprès.

Ce temple était à douze stades au-dessous de Phigalée, un peu au-dessus du confluent du Lymax et de la Néda. Eurynome était une fille de l'Océan. La statue de cette divinité était attachée dans le temple avec une chaîne d'or, et ce temple ne s'ouvrait qu'une fois l'année. (PAUSANIAS, lib. VIII, in *Arcad.*, cap. XLI.)

Page 30. Il franchit le mont Élaïus ; il dépasse la grotte où Pan retrouva Cérès, etc.

Élaïus tait à trente stades à droite de Phigalée : la grotte de Cérès, surnommée la Noire, était dans cette montagne. Cérès, pleurant l'enlèvement de Proserpine, prit une robe noire, et se cacha pour pleurer dans la grotte du mont Élaïus. Les fruits et les moissons périssaient, les hommes mouraient de faim, les dieux ne savaient ce qu'était devenue la déesse. Pan, en chassant sur les montagnes d'Arcadie, retrouva enfin Cérès. Il en avertit Jupiter. Jupiter envoya les Parques à Cérès, et ces divinités inexorables fléchirent, par leurs prières, le courroux de Cérès : elle rendit les moissons aux hommes. (PAUSANIAS, lib. VIII, in *Arcad.*, cap. XLII.)

Page 30. Là se présente une tombe antique, que les nymphes des montagnes avaient environnée d'ormeaux.

Ἡδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεν· περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν
Νύμφαι ὄρεστιάδες.

(*Iliad*, liv. VI, v. 419.)

Page 30. C'était celle de cet Arcadien pauvre et vertueux, d'Aglaüs de Psophis.

« On nous montra un petit champ et une petite chaumière : c'est là

« que vivait, il y a quelques siècles, un citoyen pauvre et vertueux ; il
« se nommait Aglaüs. Sans crainte, sans désirs, ignoré des hommes,
« ignorant ce qui se passait parmi eux, il cultivait paisiblement son pe-
« tit domaine, dont il n'avait jamais passé les limites. Il était parvenu à
« une extrême vieillesse, lorsque des ambassadeurs du puissant roi de
« Lydie, Gygès ou Crésus, furent chargés de demander à l'oracle de
« Delphes s'il existait sur la terre entière un mortel plus heureux que ce
« prince. La Pythie répondit : Aglaüs de Psophis. » (*Voyage d'Ana-
charsis*, Arcadie.) On voit que je n'ai point suivi ce récit. J'ai disposé
à mon gré de la tombe de Psophis : c'était celle d'un homme heureux et
sage ; elle m'a paru bien placée à l'entrée de l'héritage de Lathénès.

Page 31. La robe dont cet homme était vêtu ne différait de celle des philosophes grecs que parce qu'elle était d'une étoffe blanche assez commune.

« Les chrétiens rejetaient les habits de couleur trop éclatante ; mais
« saint Clément d'Alexandrie recommandait le blanc comme symbole
« de pureté.
« Tout l'extérieur des chrétiens était sévère et négligé, au moins sim-
« ple et sérieux. Quelques-uns quittaient l'habit ordinaire pour prendre
« celui des philosophes, comme Tertullien et saint Héraclas, disciples
« d'Origène. »

(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*.)

Page 31. Mercure ne vint pas plus heureusement à la rencontre de Priam.

(Voyez l'*Iliade*, liv. XXIV.)

Page 31. Ce palais appartient à Hiéroclès.

Ceci n'est point une phrase jetée au hasard. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de ne faire entrer dans ma composition rien d'inutile. Ce palais deviendra le théâtre d'une des scènes de l'action.

Page 32. En arrivant au milieu des moissonneurs, l'inconnu s'écria : « Le Seigneur soit avec vous ! »

« Et ecce, ipse veniebat de Bethleem, dixitque messoribus : Domi-
« nus vobiscum. Qui responderunt ei : Benedicat tibi Dominus. » (RUTH,
cap. II, v. 4.)

Page 32. Qui triompha de Carrausius.

On verra, dans le récit et dans les notes du récit, quel était ce Carrausius.

Page 33. Heureux ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle qui doit partager ta couche !

Τριμάκαρες μὲν σοίγε πατήρ καὶ πότνια μήτηρ,
Τριμάκαρες δὲ κασίγνητοι...
Κείνος δ' αὖ πέρη κήρι μακάροτατος ἔξοχον ἄλλων,
"Ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρῖσας οἴκονδ' ἀγάγηται.

(*Odyss.*, liv. VI, v. 154-158.)

Page 33. J'accepterai le présent que vous m'offrez, s'il n'a pas servi à vos sacrifices.

Tout ce qui avait servi aux sacrifices des païens était en abomination aux chrétiens.

Page 33. Je ne me souviens pas d'avoir vu la peinture d'une scène pareille, si ce n'est sur le bouclier d'Achille.

(*Iliade*, liv. XVII.)

Page 33. Ces moissonneurs ne sont plus mes esclaves.

Cette religion, contre laquelle on a tant déclamé, a pourtant aboli l'esclavage. Tous les chrétiens primitifs n'affranchirent cependant pas sur-le-champ leurs esclaves ; mais Lasthénès suivait de plus près cet esprit évangélique qui a brisé les fers d'une grande partie du genre humain.

Page 34. La vérité... mère de la vertu.

On la fait aussi la mère de la justice.

Page 34. Voyageur, les chrétiens.

Sur ce mot de voyageur opposé à celui d'étranger, qu'il me soit permis de rapporter un passage du *Génie du Christianisme* :

« L'hôte inconnu est un étranger chez Homère, et un voyageur dans la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel. »

Page 34. Que Dieu lui rende sept fois la paix !

Tout hébraïque. Les Grecs et les Romains disaient *terque quaterque*.

Page 34. Non sur les ailes d'or d'Euripide, mais sur les ailes célestes de Platon.

Plutarque, dans ses *Morales*, parle de ces ailes ; mais je crois qu'il faut lire les ailes d'or de Pindare.

Page 35. Dieu m'en a donné la direction ; Dieu me l'ôtera peut-être : que son saint nom soit béni !

« Dominus dedit, Dominus abstulit... Sit nomen Domini benedictum ! » (Job, cap. I, v. 21.)

Page 35. Le soleil descendit sur les sommets du Pholoë, etc

Par l'endroit où la scène est placée, Lasthénès avait le mont Pholoë à l'occident, un peu vers le nord ; Olympie, à l'occident vrai ; le Telphusse et le Lycée étaient derrière les spectateurs, vers l'orient, et se coloraient des feux opposés du soleil. Toutes ces descriptions sont exactes ; ce ne sont point des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques. Au reste, le mont Pholoë est une haute montagne d'Arcadie, où Hercule reçut l'hospitalité chez le centaure Pholus, qui donna son nom à la montagne. Telphusse est une montagne, ou plutôt une longue chaîne de terre haute et rocailleuse, où était placée une ville du même nom. (Voyez PAUSANIAS, lib. VII, in *Arcad.* cap. XXV.) J'ai déjà parlé ailleurs du Lycée, de l'Alphée et du Ladon.

Page 35. On entendit le son d'une cloche.

Ce ne fut que dans le moyen âge que l'on commença à se servir des cloches dans les églises ; mais on se servait dans l'antiquité, et surtout en Grèce et à Athènes, de cloches ou de sonnettes pour une foule d'usages domestiques. J'ai donc cru pouvoir appeler les chrétiens grecs à la prière par le son d'une cloche. L'esprit, accoutumé à allier le son des cloches au souvenir du culte chrétien, se prête sans peine à cet anachronisme, si c'en est un.

Page 35. Me préservent les dieux de mépriser les prières !

Tout le monde connaît la belle allégorie des Prières, mise par Homère dans la bouche d'Achille. Démocodocus détourne le sens des paroles de Lasthénès au profit de la mythologie. Até, le mal ou l'injustice, était sœur des Lites ou des Prières.

Page 36. Seigneur, daignez visiter cette demeure.

Nous sommes aujourd'hui si étrangers aux choses religieuses, que cette prière aura paru toute nouvelle à la plupart des lecteurs : elle est cependant dans tous les livres d'église, à quelques légers changements près. J'ai déjà dit, dans le *Génie du Christianisme*, qu'il n'y avait point d'Heures à l'usage du peuple qui ne renfermât des choses sublimes ; choses que l'habitude dans les uns et l'impiété dans les autres nous empêchent de sentir.

Page 36. Le serviteur lava les pieds de Démocodocus.

« La première action de l'hospitalité était de laver les pieds aux hôtes...
« Si l'hôte était dans la pleine communion de l'Église, on priaît avec

« lui, et on lui déterait tous les honneurs de la maison : de faire la prière, d'avoir la première place à table, d'instruire la famille.... Les chrétiens exerçaient l'hospitalité même envers les infidèles. »

(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

Page 36. Des mesures de pierre en forme d'autel, ornées de têtes de lion.

J'ai vu de pareilles mesures à Rome, dans le musée Clémentin

Page 36. Lasthénès leur ordonne de dresser, dans la salle des agapes, une table, etc.

Les agapes étaient les repas primitifs des chrétiens. Il y en avait de deux sortes : les uns, faits en commun à l'église par tous les fidèles ; les autres, dans les demeures particulières.

Page 37. Nourriture destinée à la famille

« S'ils mangeaient de la chair (les chrétiens)... c'était plutôt du poisson ou de la volaille que de la grosse viande... Plusieurs donc ne vivaient que de laitage, de fruits ou de légumes. » (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

Page 37. On vit bientôt entrer un homme d'un visage vénérable, portant, sous un manteau blanc, un habit de pasteur.

« Comme j'étais dans ma maison, et qu'après avoir prié je me fus assis sur mon lit, je vis entrer un homme d'un visage vénérable, en habit de pasteur, vêtu d'un manteau blanc, portant une panetière sur ses épaules, et tenant un bâton à la main. » (HER., liv. II.)

Page 37. C'était Cyrille, évêque de Lacédémone.

Ce n'est point ici l'un des saints connus sous le nom de Cyrille. J'ai cherché inutilement un évêque de Lacédémone de cette époque ; je n'ai trouvé qu'un évêque d'Athènes. Au reste, j'ai peint Cyrille d'après plusieurs grands évêques de ce temps-là ; et, dans toute son histoire, dans les cicatrices de son martyre, dans la force qu'on fut obligé d'employer pour l'élever à l'épiscopat, tout est vrai, hors son nom.

On se prosternait devant les évêques, et on leur donnait les noms sacrés que la famille de Lasthénès donne à Cyrille.

Page 38. Eudore lut pendant une partie du repas, etc.

« Les chrétiens faisaient lire l'Écriture sainte, et chantaient des cantiques spirituels et des airs graves, au lieu des chansons profanes et des

« bouffonneries dont les païens accompagnaient leurs festins : car ils ne condamnaient ni la musique ni la joie, pourvu qu'elle fût sainte. »

(FLEURY, *Mœurs des Chrétiens.*)

Page 38. Le repas fini, on alla s'asseoir à la porte du verger, sur un banc de pierre.

Cette coutume antique se retrouve dans la Bible et dans Homère. Nestor s'assied à sa porte sur une pierre polie, et les juges d'Israël vont s'asseoir devant les portes de la ville. On aperçoit quelques traces de ces mœurs jusque chez nos aïeux, du temps de saint Louis, c'est-à-dire dans le siècle de la religion, de l'héroïsme et de la simplicité.

Page 38. L'Alphée roulait au bas du vergier, sous un ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise allaient bientôt couronner.

L'Alphée, qui coulait d'abord en Arcadie, parmi des vergers, passait en Élide au milieu des triomphateurs. Tout le reste de la description est appuyé par le témoignage de Pausanias, d'Aristote et de Théophraste, pour les animaux et les arbres de l'Arcadie, et par ce que j'ai vu de mes propres yeux. On sait que Mercure fit une lyre de l'écaille d'une grande tortue qu'il trouva sur le mont Chélydoré. Quant à la manière dont les chèvres cueillent la gomme du ciste, Tournefort raconte la même chose des troupeaux de la Crète. (*Voyage au Levant.*)

Page 39. La Puissance... dont les pas font tressaillir les montagnes comme l'agneau timide, ou le bélier bondissant. Il admirait cette sagesse, qui s'élève comme un cèdre sur le Liban, comme un plane aux bords des eaux.

« Montes, exultastis sicut arietes, et colles sicut agni ovium. (Psalm. CXIII, v. 6.)

« Quasi cedrus exaltata sum in Libano.

« Quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. »

Page 39. Il laissa un chantre divin auprès de Clytemnestre. (*Odyss.*, liv. IV.)

Page 39. Elle commença par l'éloge des Muses.

Pour tout le chant de Cymodocée, je ne puis que renvoyer le lecteur aux *Métamorphoses* d'Ovide, à l'*Iliade*, à l'*Odyssée*, et à la vie d'Homère par divers auteurs. J'ai admis le combat de lyre entre Homère et Hésiode, quoiqu'il soit prouvé que ces deux poètes n'ont pas vécu dans le même temps. Il ne s'agit pas ici de vérités historiques.

Page 41. La colombe qui portait dans les forêts de la Crète l'ambroisie à Jupiter.

Jupiter enfant fut nourri sur le mont Ida par une colombe qui lui apportait l'ambroisie.

Page 42. Chantez-nous ces fragments des livres saints que nos frères les Apollinaires, etc.

Anachronisme. Les Apollinaires vivaient sous Julien, et ce fut pendant la persécution suscitée par cet empereur qu'ils mirent en vers une partie des livres saints.

Page 42. Il chanta la naissance du chaos.

Pour le chant d'Eudore, voyez toute la Bible.

Page 45. Mais à peine avait-il fermé les yeux, qu'il eut un songe.

Ce songe est le premier présage du dénoûment. Je prie encore une fois les amis de l'art de faire attention à la composition des *Martyrs* : il y a peut-être dans cet ouvrage un travail caché qui n'est pas tout à fait indigne d'être connu.

SUR LE TROISIÈME LIVRE.

Voici le livre le plus critiqué des *Martyrs*. J'ose dire pourtant que si j'ai jamais écrit dans ma vie quelques pages dignes de l'attention du public, elles se trouvent dans ce même livre. Si l'on songe combien les deux premiers sont différents du troisième, et combien le quatrième diffère lui-même des trois premiers, peut-être jugera-t-on que j'aurais mérité d'être traité avec moins d'indécence. La difficulté du sujet, qui varie sans cesse, n'a point été appréciée. Le tableau complet de l'empire romain, une grande action, des scènes dans un monde surnaturel, voilà le fardeau qu'il m'a fallu porter, sans que le lecteur s'aperçût de la longueur et des dangers du chemin.

Au reste, on a vu comment j'ai remplacé les discours des Puissances divines dans ce troisième livre. Les notes suivantes prouveront que les chicanes qu'on m'a faites étaient peu fondées en savoir et en raison.

Page 45. Les dernières paroles de Cyrille montèrent au trône de l'Éternel. Le Tout-Puissant agréa le sacrifice.

Première transition de l'ouvrage. On a trouvé qu'elle liait naturellement la fin du second livre au commencement du troisième, et pourtant elle amène une scène nouvelle et produit un livre tout entier.

Page 46... flotte cette immense Cité de Dieu, dont la langue d'un mortel ne saurait raconter les merveilles.

« Raptus est in paradisum; et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui. » (*Epist. n^a ad Corinth. cap. XII, v. 4.*)

« Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. » (*Ps. LXXXVI, v. 3.*)

Page 46. L'Éternel en posa lui-même les douze fondements, et l'environna de cette muraille de jaspe que le disciple bien-aimé vit mesurer par l'ange avec une toise d'or.

Il est assez singulier qu'on ait pu croire, ou plutôt qu'on ait feint de croire que j'étais l'inventeur de toutes les *pierreries* que l'on voit dans le troisième livre.

Un auteur ne peut employer que les matériaux fournis par son sujet. S'il avait à parler de l'Élysée des anciens, il ne pourrait y mettre que le Léthé; des bois de myrtes, une porte d'ivoire et une porte de corne; s'il décrit un ciel chrétien, il est encore plus strictement obligé de suivre les traditions de l'Écriture. Alors il ne rencontre que des images empruntées de l'or, du verre, des diamants, et de toutes les pierres précieuses: tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il fasse un choix. Que l'on ouvre donc les *Prophètes*, l'*Apocalypse*, les *Pères*, et l'on verra ce que j'ai écarté, et les écueils sans nombre que j'ai évités. Jamais je n'ai fait un travail plus pénible et plus ingrat. Au reste, le Tasse et Milton ont rempli comme moi leur ciel de perles et de diamants. Ce sont, si j'ose m'exprimer ainsi, des richesses inévitables pour quiconque est obligé de peindre un ciel chrétien. Je vais rassembler ici sous un seul point de vue les autorités, et le lecteur jugera de bonne foi de la loyauté et des conceptions de mes ennemis.

« Et habebat (civitas Dei) murum magnum et altum, habentem portas duodecim.... »

« Et murus civitatis habens fundamenta duodecim.... Et qui loquebatur mecum habebat mensuram arundineam auream, ut metiretur civitatem. »

« Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide: ipsa vero civitas aurum mundum, simile vitro mundo. »

« Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata. Fundamentum primum, jaspis; secundum, sapphirus; tertium, calcedonius; quartum, smaragdus. »

« Quintum, sardonyx; sextum, sardius; septimum, chrysolithus; octavum, beryllus; nonum, topazius; decimum, chrysoprasus; undecimum, hyacinthus; duodecimum, amethystus. »

« Et duodecim portæ: duodecim margaritæ sunt per singulas... et platea civitatis aurum mundum, tanquam vitrum perlucidum. » (*Apocal. cap. XXI, v. 12, 14, 15, 18-21.*)